

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul BONDALLAZ

Au Collège St-Michel

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 126-127

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Au collègue St-Michel

Avril se frotta les yeux, et voyant les étudiants disposés à lui faire fête, vite il se dépêcha de mettre dans sa robe autant de violettes et d'anémones qu'il pouvait, pour que chacun puisse dire en vacances : Ah! qu'il est gentil !

Et il envoya d'abord quelqu'un pour jouer l'ouverture et mêler un peu de miel à la médecine des compositions. Ysaye, merveilleuse mais trop fugitive apparition, donna pour un jour des ailes à ceux qui se pétrifiaient sur leurs livres. Mais la mélodie s'éteignit, les nuages reparurent, il fallut redescendre à terre et reprendre la course aux répétitions, échevelée, hérissée d'obstacles sans cesse renaissants, s'essouffler, tomber parfois pour se relever tout de même en regardant un coin de ciel bleu, un pré qui verdit, une fleurette qui s'ouvre, en pensant que quelqu'un qui vous aime vous serrera bientôt dans ses bras.

De l'amour, de la liberté, des campagnes ensoleillées,

de l'air pur, le printemps chantant partout... à ces pensées, des nuages de distraction passaient sur la page de physique, les arguments philosophiques s'enchevêtraient au hasard, les pages des dictionnaires cessaient de tourner, des myriades de fourmis montaient et descendaient le long des jambes qu'on repliait et puis qui tout d'un coup se détendaient comme un ressort, ça devenait insupportable. Tout criait : Vacances ! vacances !

Jouissons-en, ou plutôt, quand ces ligne paraîtront, nous en aurons joui. Pour l'instant, chacun médite quelque course, fait dans son petit nid de doux projets. Les uns font du chic au bord des golfes de nos lacs, d'autres, les aventureux, escaladent déjà la montagne tachetée de neige, les oiselets du midi s'ébattent sous leur soleil, on court, on rit, on se salit, on se déchire, mais on se fait du bien. Quelques-uns ont vu Naples sans mourir, le Vésuve en colère, et ils sont encore sains et saufs puisque le cœur rempli de poésie, ils écoutent encore la chanson des flots azurés de la mer sicilienne et rêvent sous les orangers et les lauriers roses.

Pendant ce temps, Fribourg dort paisible sous un ciel gris, le collègue a presque fermé tous les yeux de ses façades ; l'un ou l'autre cependant restent ouverts pour guetter notre retour. Il paraît triste, le pauvre vieux, c'est un grand-père qui a perdu ses petits enfants. Va ! nous t'aimons tout de même, mais nous préférons la campagne ; tu as parfois pour nous des caresses un peu rudes, ta barbe pique, tandis que le Printemps est un petit camarade plus gentil. A bientôt, en attendant repose en paix.

Paul BONDALLAZ